



Cendres et poussières

Renée Vivien

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

Jl-Jl, PASSME CHOrSElit, ;,-,]

^'rnâ

lî

^vl w\ e/\

Cendres

et Poussières

Cendres

et Poussières

"DU 3KÊV\<E ^UTEU%

Études et Préludes. i voL

Tous droits de reproduction et de traduction, réservés pour
tous les pays, ,

y càmpris la Suède et la Norvège, •

\. VIVIES^

Cendres

et Poussières

tjihis h aîbei, dasi lo dail

ALPHONSE LEMERBE, ÉDITEUR

a^-JI, PASSAGE CHOISEUL, 21-)I

THE NEW YORK

PUBLIC LICRALLY

ASTOR. LENOX AND T1LUL.S FU'NDATIONS

c4 mon (Amie

'Ô^-c ^ix.c...

Invocation

la^VOColTIO^

Les yeux tournés sans fin vers Jessplendeui Nous évoquons
J'efFroî, i'angoisse et le tourment De tes baisers, plus doux que le
miel d'hyacinthes, Amante qui versas Impérieusement, Devant
l'Aphroditâ dont le furtif sourire Dépasse en cruauté les flèches
de l'Erôs, L'orage et l'éclair de ta lyre, O Psapphâ de Lesbôs!

Les siècles attentifs se penchent pour entendre Les lambeaux
de tes chants. Ton visage est pareil A des roses d'hiver recou-
vertes de cendre Et ton lit nuptial ignore le soleil. .

Ta chevelure ondoie au reflux des marées Comme l'algue ma-
rine et les sombres coraux, Et tes lèvres désespérées Boivent la
paix des eaux.

Que t'importe l'éloge éloquent des Poètes, A Toi dont le front large est las d'éternités? Qu'importent le frisson des strophes inquiètes, Les éblouissements et les sonorités?

La musique des flots a rempli ton oreille.

Ce remous de la mer qui murmure à ses morts Des mots dont le rythme ensommeillé Comme de lourds accords.

O parfum de Paphôs! ô Poète! ô Prêtresse!

Apprends-nous le secret des divines douleurs.

INVOCATION

Apprends-nous les soupirs, Timplacable caresse Où pleure le plaisir, flétri parmi les fleurs ! O langueur de Lesbôs! Charme de Mitylène!

Apprends-nous le vers d'or que ton rôle étouffa, De ton harmonieuse haleine Inspire-nous, Psapphâ!

Let the Dead bury their Dead

LET 7 HE VEa4V 'BU'BJ THEITi^ VEc4V

oici la nuit: je vais ensevelir mes morts, Les songes, les désirs, les douceurs, les remords, Tout le passé... Je vais ensevelir mes morts.

Je cacherai, parmi les sombres violettes, Ton visage d'amie aux tendresses muettes, O toi qui dors parmi les sombres violettes.

IO CENDRES ET POUSSIÈRES

Je pleurerai Tétoile éteinte du regard...

Dans Teffort de la vie et les heurts du hasard, Je pleurerai
l'étoile éteinte du regard...

Je couvrirai d'encens, de roses et de roses,

La pâle chevelure et les paupières closes

D'un amour dont l'ardeur mourut parmi les roses.

Je sentirai monter vers moi l'odeur des morts, Abolissant en
moi les craintes, les remords, Et m'apportant l'esprit indifférent
des morts.

Je trouverai, sous les grappes de violettes.

Les sanglots apaisés et les larmes muettes.

Sous les fleurs de la mort, les sombres violettes...

Déjà, se rassérène au fond de mon regard

L'éternel crépuscule au sourire blafard :

Les couleurs cesseront d'offenser mon regard.

LET THE DEAD BURY THEIR DEAD

J'emporterai là-bas le souvenir des roses, Et l'on effeuillera sur
mes paupières closes Les lilas et les lys, les roses et les roses.

Les Amazones

LES <AéÂc4ZoV^ES

N voit errer au loin les yeux d*or des lionnes... L'Artémis, à qui plaît l'orgueil des célibats, Qui sourit aux fronts purs sous les blanches couronnes, Contemple cependant sans colère, là^bas.

S'accomplir dans la nuit l'hymen des Amazones, Fier, et semblable au choc souverain des combats.

16 CENDRES ET POUSSIÈRES

Leur regard de dégoût enveloppe les mâles Engloutis par les flots nocturnes du sommeil. L'ombre est lourde d'échos, de tiédeurs et de râles. Elles semblent attendre un frisson de réveil. La clarté se rapproche, et leurs prunelles pâles Victorieusement reflètent le soleil.

Elles gardent une âme éclatante et sonore Où le rêve s'émousse, où l'amour s'abolit.

Et ressentent, dans l'air afl^ranchi de l'aurore. Le mépris du baiser et le dédain du lit.

Leur chasteté sanglante et sans faiblesse abhorre Les époux de hasard que le rut avilit.

« Nous ne soufi^rirons pas que nos baisers sublimes Et l'éblouissement de nos bras glorieux Soient oubliés demain dans les lâches abîmes Où tombent les vaincus et les luxurieux.

Nous vous immolerons ainsi que les victimes Des autels d'Ar-témis au geste impérieux.

LES AMAZONES IJ

OC Parmi les rayons morts et les cendres éteintes. Vos lèvres et vos yeux ne profaneront pas L'immortel souvenir d'héroïques étreintes.

Loin des couches sans âme et de Timpur repas, Vous garderez au cœur nos caresses empreintes Et nos soupirs mêlés aux soupirs du trépas ! »

Sommeil

SoméMEIL

Sommeil, ô Mort tiède, ô musique muette!

Ton visage s'incline, éternellement las, Et le songe fleurit à l'ombre de tes pas.

Ainsi qu'une nocturne et sombre violette.

Les parfums affaiblis et les astres décrus Revivent dans tes mains aux pâles transparences, Évocateur d'espoirs et vainqueur de souffrances Qui nous rends la beauté des êtres disparus.

L'Automne

L'Q4UTom!;^E

'Automne s'exaspère ainsi qu'une Bacchante, Folle du sang des fruits et du sang des baisers Et dont on voit frémir les seins inapaisés... L'Automne s'assombrit ainsi qu'une Bacchante Au sortir des festins empourprés. Elle chante La moite lassitude et l'oubli des baisers.

Les yeux à demi-morts, l'Automne se réveille Dans le défaillissement des clartés et des fleurs, Et le soir appauvrit le faste des couleurs.

Les yeux à demi-morts, l'Automne se réveille : Ses membres sont meurtris et son âme est pareille Aux coupes sans ivresse où s'effeuillent les fleurs.

Ayant bu l'amertume et la haine de vivre Dans le flot triomphal des vignes de l'été, Elle a connu le goût de la satiété.

L'éternelle amertume et la haine de vivre Corrompent le festin où le monde s'enivre, Étendu sur le lit de roses de l'été.

L'Automne, ouvrant ses mains d'appel et de faiblesse.

Se meurt du souvenir accablant de l'amour,

Et n'ose en espérer l'impossible retour.

Sa chair de volupté, de langueur, de faiblesse.

Implore le venin de la bouche qui blesse

Et qui sait recueillir les sanglots de l'amour.

l'automne 27

Le cœur à demi-mort, l'Automne se réveille Et contemple l'amour à travers le passé.

Le feu vacille au fond de son regard lassé.

Le cœur à demi-mort, l'Automne se réveille La vigne se dessèche et périt sur la treille... Dans le lointain pâlit la rive du passé.

Sonnet

SO[^]t[^]ET

ES algues entr'ouvraient leurs âpres cassolettes D'où montait
une odeur de phosphore et de sel, Et, jetant leurs reflets empour-
prés vers le ciel, Semblaient, au fond des eaux, des lits de
violettes.

La blancheur d'un essor palpitant de mouettes Mêlait au frais
nuage un frisson fraternel ; Les vagues prolongeaient leur rêve et
leur appel Vers la tiédeur de l'air aux caresses muettes.

Les flots très purs brillaient d'un reflet de miroir.. La Sirène
aux cheveux rouges comme le soir Chantait la volupté d'une mort
amoureuse.

. ' Dans la nuit, sanglotait et s'agitait encor Un soupir de la vie
inquiète et fiévreuse...

Les étoiles pleuraient de longues larmes d'or.

Chanson

CHoiSI[^]SOff[^]

L se fait tard... tu vas dormir, Les paupières déjà mi-closes.

Au fond de l'ombre, on sent frémir L'agonie ardente des roses.

Sur ton front lourd d'accablement Tes cheveux font de légers
voiles.

Dans le ciel, brûle infiniment La flamme blanche des étoiles.

Et la Déesse du Sommeil, De ses mains lentes, fait éclore Des
fleurs qui craignent le soleil Et qui meurent avant l'aurore.

Prophétie

40 CENDRES ET POUSSIÈRES i

Puisque telle est la loi lamentable et stupide, Tu te flétriras un jour, ahl mon Lys!

Et le déshonneur hideux de la ride Marquera ton front de ce mot : Jadis !

Tes pas oublieront le rythme de Tonde, Ta chair sans désir, tes membres perclus Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde :

L'amour désenchanté ne te connaîtra plus!

Ton sein ne battra plus comme l'essor de l'aile Sous l'oppression du cœur généreux, Et tu fuiras l'heure étrange et cruelle Où l'ombre pâlit le front des heureux.

Ton sommeil craindra l'aurore où persiste Le dernier rayon des déçniers flambeaux :

Ton âme de vierge amoureuse et triste

S'éteindra dans tes yeux plus froids que les tombeaux.

Désir

VÉSI\

LLE est lasse, après tant d'épuisantes luxures. Le parfum émané de ses membres meurtris Est plein du souvenir des lentes meurtrissures. La débauche a creusé ses yeux bleus assombris.

Et la fièvre des nuits avidement rêvées

Rend plus pâles encor ses pâles cheveux blonds,

Ses attitudes ont des langueurs énervées.

Mais voici que l'Amante aux cruels ongles longs

Soudain la ressaisit, et Tétreint, et Tembrasse D'une ardeur si sauvage et si douce à la fois, Que le beau corps brisé s'offre, en demandant grâce. Dans un rôle d'amour, de désirs et d'effrois.

Et le sanglot qui monte avec monotonie, S'exaspérant enfin de trop de volupté.

Hurle comme l'on hurle aux moments d'agonie.

Sans espoir d'attendrir l'immense surdité.

Puis, l'atroce silence, et l'horreur qu'il apporte. Le brusque étouffement de la plaintive voix, Et sur le cou, pareil à quelque tige morte, Blêmit la marque verte et sinistre des doigts.

Chanson

CH04V^SOD^

A mer murmure une musique Aux gémissements continus;
Les sables font, sous les pieds nus, Des tapis de velours magique.

Et les algues, sœurs des coraux, Semblent, à demi découvertes.

D'étranges chevelures vertes De sirènes au fond des eaux.

Le vent rude des mers rugueuses Ne souffle point la guérison...

Ah! le parfum, ahl le poison De tes lèvres, fleurs vénéneuses !

Tu viens troubler les fiers desseins Par des effluves de caresses
Et l'enchevêtrement des tresses Sur les frissons ailés des seins.

Ta beauté veut Tatttrait factice Des attitudes et du fard :

Tes yeux recèlent le regard De réternelle Tentatrice.

La Pleureuse

Lyi TLEUT^EUSE

LLE vend aux passants ses larmes mercenaires, Comme
d'autres Tencens et Todeur des baisers. L'amour ne brûle plus
dans ses yeux apaisés Et sa robe a le pli rigide des suaires.

Son deuil impartial, à l'heure des sommeils, Gémit sur les An-
ciens aux paupières blêmies Et sur le blanc repos des vierges en-
dormies, Avec la même angoisse et des gestes pareils.

f2 CENDRES ET POUSSIÈRES

Le vent des nuits d'hiver se lamente comme elle, Pleurant sur
les pervers et les purs tour à tour, Car elle les confond dans un
unique amour Et verse à leur néant la douleur fraternelle.

Les jours n'apportent plus, dans leurs reflets mouvants, Qu'un
instant de parfum, de beauté, d'allégresse, A son âme qu'un râle
inexorable oppresse.

Lasse de la souffrance ardente des vivants.

Vers le soir, quand décroît l'odeur des ancolies Et quand la lu-
ciole illumine les prés, Elle s'étend parmi les morts qu'elle a
pleures. Parmi les rois sanglants et les vierges pâlies.

Sous les pieux cyprès, tels des flambeaux éteints, Elle vient partager leur couche désirable.

Et l'ombre sans regrets des sépulcres l'accable De sanglots oubliés et de désirs atteints.

LA PLEUREUSE

Elle y vient prolonger son rêve solitaire.

Ivre de vénéustés et de vagues chaleurs, Elle sent, le visage enfiévré par les fleurs, D'anciennes voluptés sommeiller dans la terre.

Fleurs de Séléné

FLEVRJ DE SÈÎËU^Ê

LLes ont des cheveux pâles comme la lune, Et leurs yeux sans amour s'ouvrent pâles et bleus, Leurs yeux que la couleur de l'aurore importune. Elles ont des regards pâles comme la lune.

Qui semblent refléter les astres nébuleux.

Leurs paupières d'argent, qu'un baiser importune, Recèlent des rayons langoureusement bleus.

f8 CENO&CS ET rOUSSf£&ES

Elles viennent charmer leur âme solitaire, Dans le recueillement des sombres chastetés, De rhaleine des cieux, des souffles de la terre. Nul parfum n'a troublé leur âme solitaire.

L'ivoire des hivers, la pourpre des étés Ne les effleurent point
des reflets de la terre : Elles gardent Tamour des sombres
chastetés.

Leur robe a la lourdeur du linceul qu'on déploie,

Blanche sous le regard nocturne des hiboux,

Et leur sourire éteint la caresse et la joie.

Leur robe a la lourdeur du linceul qu'on déploie.

Elles penchent leur front et leurs gestes très doux

Sur les agonisants du songe et de la joie

Qui râlent sous les yeux nocturnes des hiboux.

Elles aiment la mort et la blancheur des larmes... Ces vierges
d'azur sont les fleurs de Séléné. Possédant le secret des philtres et
des charmes,

FLEURS DE SÉLÉNÉ

Elles aiment la mort et la lenteur des larmes, Et la fleur véné-
neuse au calice fané.

Elles viennent cueillir les philtres et les charmes, Et leurs yeux
pâles sant les fleurs de Séléiié.

Ressemblance inquiétante

%ESSEm'BLc4;^CE ID^QUIÉToitNiTE

'ai vu dans ton front bas le charme du serpent. Tes lèvres ont
humé le sang d'une blessure, Et quelque chose en moi s'écœure et
se repent, Lorsque ton froid baiser me darde sa morsure.

Un regard de vipère est dans tes yeux mi-clos, Et ta tête fur-
tive et plate se redresse Plus menaçante après la langueur du
repos.

J'ai senti le venin au fond de ta caresse.

Pendant les jours d'hiver énervés et frileux, Tu rêves aux tié-
deurs des profondes vallées, Et Ton songe, en voyant ton long
corps onduleux, A des écailles d'or lentement déroulées.

Je te hais, mais ta souple et splendide beauté Me prend et me
fascine et m'attire sans cesse, Et mon cœur, plein d'effroi devant
ta cruauté. Te méprise et t'adore, ô Reptile et Déesse !

Velléité

VELLÉITÉ

ÉNOUE enfin tes bras fiévreux, ô ma Maîtresse! Délivre-moi du
joug de ton baiser amer, Et, loin de ton parfum dont l'opulence
opresse, Laisse-moi respirer les souffles de la mer.

Loin des langueurs du lit, de l'ombre de l'alcôve, J'aspirerai le
sel du vent et l'âcreté Des algues, et j'irai vers la profondeur
fauve, Pâle de solitude, ivre de chasteté!

Le Sang des Fleurs

LE SANG DES FLEURS

Otav ràv uoxtvOcv av cupiat nci{ii.svs; àv^psç

E soir s'attriste encor de ses clartés éteintes. Des rêves ont troublé l'air pâle et languissant, Et chantant leurs amours, les pâtres, en passant, Écrasent lourdement les frêles hyacinthes.

L'herbe est pourpre et semblable à des champs de combats
Sous le rouge d'un ciel aux tons de cornaline. Et le sang de la fleur assombrit la colline.

Le soleil pitoyable agonise là-bas.

Sans aspirer la paix des divines campagnes, Je songe avec ferveur, et mon cœur inquiet Porte le léger deuil et le léger regret De la muette mort des fleurs sur les montagnes.

Ton Ame

rOV^ cdéME

JL ON Ame, c'est la chose exquise et parfumée Qui s'ouvre avec lenteur, en silence, en tremblant, Et qui, pleine d'amour, s'étonne d'être aimée. Ton Ame, c'est le lys, le lys divin et blanc.

Comme un souffle des bois où sont les violettes. Ton souffle vient baiser le front du désespoir. Et l'on apprend de toi leé bravoures muettes. Ton Ame est le poème, et le chant, et le soir.

Ton Ame est la fraîcheur, ton Ame est la rosée. Sa très douce pitié console du destin Et ranime d'un mot l'espérance brisée.

' Ton Ame est le sourire au regard du matin.

Rythme saphique

\rTHéME Sa4THIQUE

Aé^uxe (Asv à aeXocvva WAnOA.

'ombre se drapait en des voiles de veuves, La mer aspirait le sang tiède des fleuves, L'Aphroditâ blonde au regard décevant Riait en rêvant.

8o CENDRES ET POUSSIÈRES

J'entendis gémir, au profond de l'espace, Celle qui versa la strophe ardente et lasse, Et dont le laurier fleurit et triompha :

La pâle Psapphô.

ce Le rossignol râle et frémit par saccades, Et l'ombre engloutit la lune et les Pléiades L'heure sans espoir et sans extase fuit Au fond de la nuit.

oc Parmi les parfums glorieux de la terre.

Je rêve d'amour et je dors solitaire.

Vierge au corps pétri dans l'ivoire et dans l'or, Que je pleure encor! »

Locusta

LOC USTo4

UL n'a mêlé ses pleurs au souffle de ma bouche, Nul sanglot n'a troublé l'ivresse de ma couche, J'épargne à mes amants les rancœurs de l'amour.

J'écarte de leur front la brûlure du jour.

J'éloigne le matin de leurs paupières closes. Ils ne contemplent pas la ruine des roses.

Seule, je sais donner des nuits sans lendemains.

J'allume dans leurs yeux d'inexprimables fièvres, Et, fastueusement, je leur offre mes lèvres, Mes flancs, et la lenteur savante de mes mains.

Je verse les soupirs, Taccablante caresse

Et les mots de langueur murmurés dans la nuit.

J'estompe les rayons, les senteurs et le bruit.

Je suis la pitoyable et la tendre Maîtresse.

Car je sais les secrets des merveilleux poisons,

Insinuants et doux comme les trahisons

Et plus voluptueux que l'éloquent mensonge.

Lorsque au fond de la nuit un rôle se prolonge Et se mêle à la fuite heureuse d'un accord, J'eiFeuille une couronne et souris à la Mort.

Je l'ai domptée ainsi qu'une amoureuse esclave. Elle me suit, passive, impénétrable et grave, Et je sais la mêler aux effluves des fleurs.

El la verser dans l'or des coupes des Bacchantes.

r importun du soleil Dans les yeux alourdis qui craignent le réveil Sous le regard perfide et cruel des amantes.

J'apporte le sommeil dans le creux de mes mains Seule, je sais donner des nuits sans lendemains.

A une Femme

c4 U^T^E FEéMéME

END RE à qui te lapide et mortelle à qui t'aime, Faisant de l'attitude un frisson de poème, O Femme dont la grâce enfantine et suprême Triomphe dans la fange et les pleurs et le sang,

Tu n'aimes que la main qui meurtrit ta faiblesse, La parole qui trompe et le baiser qui blesse, L'antique préjugé qui meurt avec noblesse Et le désir d'un jour qui sourit en passant.

Férocité passive, âme légère et .douce, Pour t'attirer, il faut que le geste repousse : Ta chair inerte appelle, en râlant, la secousse Et l'effort sans beauté du mâle triomphant.

Esclave du hasard, des choses et de l'heure, Être ondoyant, en qui rien de vrai ne demeure, Tu n'accueilles jamais la passion qui pleure Ni l'amour qui languit sous ton regard d'enfant.

Le baume du banal et le fard du factice, L'absurdité des lois, la vanité du vice Et l'amant dont l'orgueil contente ton caprice, Suffisent à ton cœur sans rêve et sans espoir.

Jamais tu ne t'éprends de la grâce d'un songe, D'un reflet dont le charme expirant se prolonge. D'un écho dans lequel le souvenir se plonge, Jamais tu ne pâlis à l'approche du soir.

Sonnet féminin

SOSSC^KET FÉéMiTnItNi

1 A voix a la langueur des lyres lesbiennes, L'anxiété des chants et des odes saphiques.

Et tu sais le secret d'accablantes musiques Où pleure le soupir d'unions anciennes.

Les Aèdes fervents et les Musiciennes T'enseignèrent l'ampleur des strophes erotiques Qui versent dans la nuit leurs ardentes suppliques, Ton âme a recueilli les nudités païennes.

Tu semblés écouter l'écho des harmonies; Bleus de ce bleu divin des clartés infinies, Tes yeux ont le reflet du ciel de Mitylène.

Les fleurs ont parfumé tes étranges mains creuses ; De ton corps monte, ainsi qu'une légère haleine, La blanche volupté des vierges amoureuses.

Devant la Mort

DEVaiV^r Lo4 é^O\T

LS me disent, tandis que je sanglote encore : oc Dans l'ombre du sépulcre où sa grâce pâlit, Elle aspire la paix passagère du lit.

Les ténèbres au front, et dans les yeux l'aurore.

« Elle aura la splendeur de l'Esprit délivré. Rêve, haleine, musique, essor, parfum, lumière. Le cercueil ne la peut contenir tout entière. Ni le sol, de chair morte et de pleurs enivré.

98 CPir»MS ET POUSSIÈRES

c Le cierge aux larmes d'or, le râle du Les lys fanés, ne sont qu'un symbole menteur : Dans une aube d'avril qui vient avec lenteur, Elle refleurira, violette mystique. »

— Et j'écoute parmi les temples de la mort.

Je sens monter vers moi la chaleur de la terre, Dont l'accablante odeur recèle le mystère Du sanglot qui se tait et du rayon qui dort.

J'écoute, mais le vent des espaces emporte L'audacieux espoir
des infinis sereins... Elle ne sera plus dans l'heure que j'étreins.
L'heure unique et certaine, et moi, je la crois morte.

La nuit, dont la langueur ne craint plus le soleil. L'enveloppant
du bleu féérique de ses voiles, Eteint jusqu'aux lueurs lointaines
des étoiles, Et le vin des pavots lui verse le sommeil.

DEVANT LA MORT

O Morte que j'aimais, ô Pâleur étendue Dans l'immobilité des
néants noirs et froids, Je n'ose l'apporter que les fleurs d'autre-
fois Et mes sanglots païens sur ta beauté perdue.

Les Arbres

LES c4'I'B'\ES

ANS l'azur de l'avril et dans l'air de l'automne, Les arbres ont
un charme inquiet et mquvant.

Le peuplier se ploie et se tord sous le vent, Pareil aux corps de
femme où le désir frissonne.

Sa grâce a des langueurs de chair qui s'abandonne; Son
feuillage murmure et frémit en rêvant, Et s'incline, amoureux des
roses du Levant... Le tremble porte au front une pâle couronne.

Vêtu de clair de lune et de reflets d'argent, Le bouleau virginal
à Tivoire changeant Projette avec pudeur ses blancheurs
incertaines.

Les tilleuls ont Todeur des âpres cheveux bruns. Et des acacias
aux verdure lointaines Tombe divinement la neige des parfums.

Vers d'amour

VE1{S VoiéMOU'R^

u gardes dans tes yeux la volupté des nuits, O Joie inespérée
au fond des solitudes!

Ton baiser est pareil à la saveur des fruits Et ta voix fait songer
aux merveilleux préludes Murmurés par la mer à la beauté des
nuits.

io8

Tu portes sur ton front la langueur et l'ivresse, Les serments
éternels et les aveux d'amour.

Tu semblés évoquer la craintive caresse Dont l'ardeur se dé-
robe à la clarté du jour Et qui te laisse au front la langueur et
l'ivresse.

Lassitude

lo

Lo4SSlTUVE

E dormirai ce soir d'un large et doux sommeil... Fermez bien
les rideaux, tenez les portes closes. Surtout, ne laissez pas péné-
trer le soleil.

Mettez autour de moi le soir trempé de roses.

Posez, sur la blancheur d'un oreiller profond, De ces fleurs
sans éclat et dont Todeur obsède. Posez-les dans mes mains, sur

mon cœur, sur mon front. Les fleurs pâles au souffle amoureuse-
ment tiède.

Et je dirai très bas : « Rien de moi n'est resté... Mon âme enfin
repose... ayez donc pitié d'elle. Qu'elle puisse dormir toute une
éternité. »

Je dormirai, ce soir, de la mort la plus belle.

Que s'effeuillent les fleurs, tubéreuses et lys.

Et que meure et s'éteigne, au seuil des portes closes,

L'écho triste et lointain des sanglots de jadis.

Ah! le soir infini! le soir trempé de roses!

*^iSç-^

Epitaphe

ÊTIToiTHE

ouEMENT tu passas du sommeil à la mort, De la nuit à la
tombe et du rêve au silence, Comme s'évanouit le sanglot d'un ac-
cord Dans Tair d'un soir d'été qui meurt de somnolence. Au fond
du Crépuscule où sombrent les couleurs, Où le monde pâli s'es-
tompe au fond du rêve, Tu semblés écouter le reflux de la sève

CENDRES ET I^OUSSIÈRES

Murmurer, musical, dans les veines des fleurs. Le velours de la
terre aux caresses muettes T'enserre, et sur ton front pleurent les
violette.

Table

I. R.-G Les Langueurs charmées i vol

Georges Rodembach. . . La Jeunesse blanche i vol.

Henki Rouger Le Jardin secret i vol.

Amédùe Rouquês V Aube juvénile i vol.

Paul Seure Au Gré du Vent i vol.

Armand Silvestre. . . . Les Renaissances i vol.

Marthe Stiévenard. . . Idéal i vol.

Sully Prudhomme. ... Les Éprsnves i vol.

— Les Solitudes i vol.

— Le Premier Livre de Lucrèce i vol.

— La Justice i vol,

— Le Prisme i vol.

EsTHER de Suze Collicr d'Ambre i vol.

André Thkuriet Jardin d'Automne i vol.

Jean Thomas. Les Heures bleues i vol.

Emile Trolliet La Route fraternelle i vol.

Charles Troufleau. . . Vers i vol.

Astony Valabrègue . . La Chanson de V Hiver i vol.

— — L Amour des Bois et des Champs. . . i vol.

Marie de Valandré. . . Le Livre de l'Épousée i vol.

Véga. Légendes et Chansons i vol.*

Gabriel Vicaire Le Miracle de Saint Nicolas i vol.

— L'Heure enchantée i vol.

— A la bonne franquette i vol,

— Au Bois Joli , I vol.

— Le Clos des Fées i vol.

Jacques de Vilade. . . U Islam i vol.

Lucien Villeneuve. . . L'Amour et l'Art i vol.

— Les Dieux i vol.

R. Vivien Études et Préludes i vol.

— Cendres et Poussières i vol.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — o.-5807.

GCT 8 - 1948

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/cendresetpoussioovivigoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.